

## SURVIE ET DESTIN PSYCHIQUE DES ENFANTS JUIFS CACHÉS EN FRANCE PENDANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Marion Feldman

La Pensée sauvage | « L'Autre »

2006/1 Volume 7 | pages 61 à 77

ISSN 1626-5378

ISBN 9782859192158

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-l-autre-2006-1-page-61.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Marion Feldman, « Survie et destin psychique des enfants juifs cachés en France pendant la Deuxième Guerre mondiale », *L'Autre* 2006/1 (Volume 7), p. 61-77.  
DOI 10.3917/lautr.019.0061  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour La Pensée sauvage.

© La Pensée sauvage. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Survie et destin psychique des enfants juifs cachés en France

pendant la Deuxième Guerre mondiale

Marion Feldman\*

En France, 85% des enfants juifs qui avaient moins de 17 ans en 1940 ont survécu à la Shoah alors qu'à l'échelle de l'Europe, moins de 10% des enfants juifs ont survécu (Klarsfeld 1978). En France le nombre d'enfants dans les convois de la mort a diminué entre 1942 et 1944 : 6 500 en 1942, 1 700 en 1943, 1 200 en 1944. Cette diminution du nombre d'enfants envoyés à Drancy puis à Auschwitz témoigne de l'efficacité du camouflage des enfants par différentes organisations juives et non juives, mais aussi par de nombreuses initiatives individuelles.

Chaque pays européen ayant eu une attitude différente par rapport à l'Allemagne nazie, le vécu des « enfants cachés » est spécifiquement lié à son contexte « géo-politico-historique ». Étudier la psychologie des enfants juifs cachés en France et restés en France après la guerre, c'est, de fait, prendre en compte la façon dont les Français ont réagi à l'occupant : d'une part, avec la mise en place progressive des lois de Vichy qui atteignent leur paroxysme avec la rafle du Vel d'Hiv les 16 et 17 juillet 1942 et d'autre part, avec le dynamisme des réseaux de résistance, notamment en ce qui concerne le camouflage des enfants, surtout à partir de 1943.

## **Une littérature récente sur les « enfants cachés »**

La plupart des écrits sur les « enfants cachés » sont des témoignages. La littérature psychologique est peu importante ; elle est principalement américaine et israélienne, et concerne de façon générale, les enfants survivants de la Shoah.

Krell (1985) définit l'enfant survivant comme l'enfant juif qui a survécu à l'Europe occupée par les Nazis, qu'il ait été caché, qu'il ait com-

---

\* Psychologue clinicienne, doctorante.

battu, ou qu'il ait été interné dans les camps. L'enfant survivant est celui qui avait moins de 16 ans à la fin de la guerre.

Des publications assez récentes identifient le traumatisme spécifique vécu par les enfants survivants (Gampel 1992, 2003, 2005, Valent 1994, Breiner 1996); d'autres articles sont consacrés à la symptomatologie traumatique toujours présente chez ces personnes (Yehuda & al. 1997, Amir & al. 2003); d'autres auteurs s'intéressent à la spécificité psychologique des « enfants cachés » (Fogelman 1993, Kestenbergl 1996, Frydman 1999, Lev-Wiesel & al. 2000).

### **Rencontres avec des « enfants cachés »**

Seize entretiens ont été réalisés auprès de personnes qui ont été cachées pendant la guerre. Dix de ces entretiens avaient déjà été effectués en lien avec l'association : « Enfants cachés : 1940-1944 » auprès de certains de leurs adhérents, dans le cadre d'une première étape de recherche (2003). Pour un deuxième travail, il semblait pertinent d'élargir les rencontres, et surtout d'envisager des interviews auprès de personnes n'adhérant pas à l'association, et ne se reconnaissant pas d'emblée comme appartenant au groupe des « enfants cachés ». J'ai rencontré d'autres témoins, par le biais d'un réseau plus informel, qui m'ont été adressés par mon entourage et par le bouche-à-oreille.

Toutes ces personnes interrogées sont nées en France entre 1928 et 1941, elles ont été cachées en France pendant la guerre et sont restées vivre en France depuis. Il s'agit de dix femmes et six hommes. L'objectif était de récolter du matériel concernant les différentes problématiques en jeu dans cette situation inédite des « enfants cachés », les logiques et les solutions mises en œuvre pour chacune de ces situations. Ce sont des trajectoires de vie que j'ai recueillies auprès de ces personnes-témoins.

Tous ces entretiens de recherche ont été enregistrés et retranscrits intégralement. J'ai proposé à chaque témoin de relater les événements qui ont traversé sa vie, par un entretien semi-directif. Les questions posées concernent l'histoire de la famille, et tentent de remonter le plus loin possible dans le temps. L'interrogation porte notamment sur les modes de vie de la famille avant, pendant et après la Shoah, mais aussi sur les informations que la personne détient sur l'histoire de sa famille.

Il importait de faire apparaître les différents mondes que chacun avait traversés, de retracer l'histoire de la famille en récoltant le plus d'informations sur leurs différents univers : citadin, rural, ashkénaze, séfearade, difficultés liées au changement de famille, de langue, de religion, rupture entre les rituels juifs et les rites chrétiens, situations de camouflage. Il s'agissait de mettre en évidence le parcours personnel de chacun au sein de l'histoire familiale et collective, de nommer les lieux, les communautés, les actes, les rituels réalisés et les objets utilisés.

Ces entretiens ont duré entre deux et quatre heures. Ils ont tous eu lieu au domicile des témoins.

L'analyse du corpus des récits de recherche permet de dégager des lignes directrices du vécu de ces « enfants cachés ». La synthèse de ce corpus constitue aujourd'hui des directions de travail dans l'approche clinique que je souhaite développer.

### **Des passages dans plusieurs mondes**

« Pour un gosse, deux années de séparation en représentent vingt. » (Gotlib 1993 : 92)

#### *Une transformation vitale : la métamorphose*

Les enfants qui ont été cachés pendant la guerre ont dû transformer ce qu'ils étaient et devenir quelqu'un d'autre, se fondre dans le monde non-juif pour ne plus exister comme « être juif ». De ce fait, ces quelques mois ou années passés à être un autre, alors qu'ils étaient enfants, les ont amenés à traverser d'autres univers avec lesquels ils se sont construits. C'est de cette façon que nous pouvons les appréhender, au travers de ces métamorphoses.

L'une de ces métamorphoses réside dans le fait de devenir un étranger à soi-même.

Cet homme, né en 1930, raconte la période pendant laquelle il était caché à la campagne, il dit notamment ne plus savoir s'il savait qu'il était juif. « Je me suis enfermé un peu dans ma coquille et j'ai parlé à personne, j'étais comme une bête sauvage, la grand-mère qui me gardait ne parlait pas non plus, y'avait pas de radio, donc j'ai vécu de 42 à 44 comme un petit animal ».

« Je ne savais pas que j'étais juif pendant la guerre », me dit cet homme, né en 1936, « je savais que j'étais en danger, j'avais très peur des Allemands, pourquoi ? »

Une autre métamorphose consiste à devenir un petit paysan à la campagne, ou à devenir un être qui vit enfermé, dans un milieu clos, coupé du monde extérieur.

C'est, par exemple, la situation vécue par cette femme, qui a passé une année à vivre dans un appartement parisien avec sa mère et son frère, sans pouvoir en sortir. Ravitaillés deux fois par semaine par une personne extérieure, il fallait faire aux yeux du voisinage comme si cet appartement n'était pas habité. Cette femme se souvient : « Le passe-temps favori c'était faire la course de poux sur la table... Pendant un an volets fermés. Mais même maintenant, je me demande : comment est-ce possible de tenir une enfant de six ans... ? ».

#### *La multiplicité des êtres*

Les métamorphoses décrites ci-dessus manifestent l'existence d'« êtres » multiples.

« Je pensais que c'était normal », nous dit cet homme, qui a aujourd'hui 67 ans, à propos de toutes les épreuves vécues entre 1940 et 1944.

Il est d'abord placé chez une nourrice, où après quelques mois passés dans un petit village, ses parents viennent le récupérer parce qu'il est amaigri et que l'endroit où il se trouve est trop dangereux. Il est ensuite placé dans une pension où il oubliera son nom pour ne se souvenir que du numéro qui lui avait été attribué – comme à chacun des enfants de cette pension. Il retournera avec ses parents à Paris où il fréquentera le catéchisme de façon assidue ; puis ce sera une course effrénée à la cachette avec ses parents et son petit frère né en 1943, en devenant catholique dans une famille arménienne pendant une période, puis en devant se cacher dans les caves d'immeubles. Il n'ira à l'école pour la première fois qu'à l'âge de 8 ans en 1945 ; il ne sait alors ni lire, ni écrire.

Au moment des premières lois antisémites, les parents de C., né en 1936, le mettent à l'abri dans une pension de l'Oise, où il subit des maltraitances. De retour à Paris en 1942, il doit porter l'étoile jaune et arrête de parler : « J'avais perdu la parole ». Il explique son mutisme par les mauvais traitements vécus dans l'institution. Et puis, le danger grandissant, ses parents le placent dans une autre pension dans les Deux-Sèvres. Les conditions de vie sont meilleures, mais à partir de là, il oublie qu'il est juif. Il me dit découvrir qu'il est juif après la guerre en rentrant de l'école. Il dit à sa mère qu'il n'aime pas les Juifs, elle lui révèle alors son origine : « Ça m'a fait très mal, j'comprenais pas, c'était une douche écossaise, une douche froide. Je sais ce que c'est que d'avoir honte d'être juif ».

Ces quelques exemples permettent de rendre compte de la situation singulière des « enfants cachés ». Lors de la construction de leur identité, enfants, ils traversent des mondes et des peurs multiples qui vont nécessairement participer à leur structuration, ou « fabrication » (Nathan 2001). Des processus psychologiques se mettent en place et continueront probablement à opérer après 1945.

#### *Une situation inédite : des parcours aux attachements et aux peurs multiples*

Séparations, frayeurs, abandons, placement, maltraitance, privations, faim, conditions de vie... sont des thématiques que la psychologie et la psychopathologie abordent habituellement de façon isolée. Nous pourrions appréhender chaque trajectoire de vie de ces « enfants cachés » par l'une de ces thématiques, par plusieurs, ou par toutes. Or, la situation des « enfants cachés » étant une situation complexe, elle n'est abordable que par la multiplicité des concepts psychologiques que nous sommes contraints de questionner. Gampel (2003) dit, à propos de la spécificité des enfants survivants de la Shoah : « Leur vie s'est déroulée sur deux voies parallèles. Leur voie de développement naturel – interrompue beaucoup trop tôt, a été suivie d'une autre qui n'était mentionnée nulle part dans l'histoire de la psychologie ou dans les histoires familiales. Pendant cinq ou six ans, ils ont connu une vie différente

avec des règles de logique différentes, sur une planète régie par ses propres règles, loin des normes humaines et des règles d'éthique normales ».

Il est à la fois question de séparation vécue sur le mode abandonnique, de l'isolement par rapport à l'univers familial et parfois avec privation sensorielle. Il est question de l'arrestation des parents pour le seul fait d'être juifs, de disparition d'une partie de la famille, il s'agit de vécus douloureux : humiliations, sévices... Quel que soit chaque parcours, si singulier soit-il, chacun a dû camoufler qui il était pour ne pas mourir. La menace était permanente, quotidienne. Se fondre pour ne plus paraître ce que l'on est : vivre comme un autre individu, rencontrer une autre religion, d'autres univers de vie, vivre enfermé.

La situation des « enfants cachés » est bien inédite. Dans chacun des récits, il s'agit d'histoires singulières, mais figure également un même « fil rouge » : chacun doit taire aux autres qu'il est juif. Le fil commun étant la menace de mort par le fait d'être juif. Quel que soit son âge, chacun doit renier ce qu'il est et d'où il vient pour réinventer une autre histoire : se réinventer, soi.

### **Un contexte spécifique français : la « Libération » pour les « enfants cachés »**

#### *Le vide*

Après cette période de menace et de fuite, lorsque les enfants retournent chez eux, ils retrouvent leurs appartements vides. Ces appartements ont été vidés de tout ce qui appartenait à leur famille, donc à eux-mêmes.

M. a 9 ans en 1945 : « À la Libération, maman est revenue sur Paris, elle a voulu réintégrer son appartement, il était occupé par des collaborateurs qui ne voulaient pas le rendre. A ce moment-là il existait une organisation dont j'ignore le nom qui aidait les conjoints de déportés donc elle n'a pas eu beaucoup de mal à ce qu'on lui restitue son appartement. On a repris notre appartement. Elle nous a repris, l'appartement était vide, il n'y avait pas d'argent, alors elle s'est mise à faire de la représentation à ce moment-là pour des maisons de tricots. Je me souviens aussi qu'à la radio, on écoutait les noms, je crois que c'était à l'hôtel Lutétia qu'on rapatriait tous les déportés, donc on espérait toujours ».

S. a 12 ans en 1945. « L'appartement, mes parents ont mis un an pour le retrouver, et c'est là que nous vivons dans un appartement qui appartient au frère qui n'est pas encore rentré, au frère déporté, mais l'appartement est libre et le fils qui était dans la Résistance revient, donc lui, il récupère l'appartement de ses parents. Ma tante n'a pas le sien, mes parents n'ont pas le leur, donc on vit tous ensemble, et quand mon oncle et ma tante rentrent de déportation, ils vivent forcément, ils rentrent chez eux mais on est tous ensemble, mon oncle avait une tuberculose contagieuse, et moi je l'attrape, et j'ai gardé des séquelles ».

E. a 14 ans en 1945, elle raconte que ses parents n'ont pu récupérer leur appartement qu'en 1947.

### *Les objets volés*

À la Libération, M. a 4 ans, elle ne comprend pas les difficultés qu'ont ses parents à récupérer leur appartement, et lorsqu'ils arrivent à y habiter à nouveau, ils le retrouvent vide, alors que lorsqu'ils étaient partis quelques années plus tôt, ils n'avaient pris que quelques affaires, les meubles étaient restés en place. « Ma mère me disait et ça, ça m'affolait complètement, elle disait : "On a retrouvé le buffet chez la concierge, l'armoire de la chambre chez une voisine, et puis le truc chez la concierge à côté". Et moi je me disais toujours : mais pourquoi elle ne lui demande pas ? pourquoi on ne dit pas : « ça c'est à nous ? ». Mais enfin bon, ils disaient rien, ils étaient contents voilà. Ils étaient rentrés et ils étaient contents ».

Par le fait que ces appartements sont retrouvés vidés, que les objets, les meubles ont été volés et éparpillés chez la concierge, les voisins, c'est comme si les métamorphoses qui avaient été nécessaires à la survie continuaient d'opérer. Il y a vol d'objets, sorte de « capture » d'objets appartenant à leur famille.

Comment alors ces enfants peuvent-ils retrouver leur « noyau juif », ce qu'ils étaient auparavant, quand une partie de leur être se retrouve éparpillée, volée chez les autres ? Une partie de leur enfance et de leur judéité continue d'être volée. Après avoir vécu chez les autres pour échapper à la mort, le dépouillement se poursuit dans cette non-restitution des objets qui leur appartenaient. Non seulement une partie de leur famille a disparu, mais de plus, leurs objets ont disparu. Les traces sont effacées, ou existent de façon éparpillée, ailleurs. Et pourtant, les adultes leur disent à la Libération : « Vous pouvez à nouveau être juifs ».

Ce vol d'objets, ce vide trouvé par les enfants, à leur retour, pourraient ainsi faire partie intégrante du dispositif traumatique induit par un tiers, en tant que « stratégie de déculturation » (2000), que Sironi inclut dans la notion de traumatisme délibérément induit (1999). L'auteur s'est intéressée aux modalités de fabrication du tortionnaire, c'est-à-dire aux moyens que celui-ci met en œuvre pour induire un traumatisme chez l'autre. Le traumatisme continuerait alors à agir.

### *Les humiliations continuent*

M. parle de son incompréhension face à la situation suivante : son oncle avait été arrêté par un policier pendant la guerre, il avait pu s'échapper du train le conduisant à Auschwitz ; de retour à Paris en 1945, son oncle croisait dans la rue ce même policier français. « Mon oncle rencontrait le mec, le flic qui était venu l'arrêter, sa femme et lui, c'était un flic français et il le rencontrait... Moi je me disais : il allait le tuer, moi je l'aurais attrapé, je l'aurais tué dans un bois ; je me révoltais

par rapport à cette attitude ». L'angoisse de la persécution est toujours présente, elle persiste après-guerre.

La vie est censée redevenir comme avant. L'enfant doit oublier ce qu'il a vécu pendant la période de fuite. C'est comme s'il ne fallait faire aucun lien entre la période de la France occupée et celle de la France libérée. Que représente cette France libérée pour ces enfants qui voient leurs parents humiliés, appauvris, dépouillés, qui continuent à subir des épreuves ?

C. a 17 ans en 1945. Sa mère est déportée, son père rentre du camp d'internement, mais ne veut pas s'occuper de ses enfants. Il refuse que sa fille rentre à Paris, elle va à Lyon chez sa tante et son oncle ; son père ne veut pas non plus s'occuper de son fils âgé de 5 ans, qui ira de nourrice en nourrice jusqu'à l'âge de 14 ans.

« Alors après la guerre, donc je suis allée à Lyon, et c'est là que tous les problèmes ont commencé parce que tant qu'il fallait se battre... J'étais une petite fille très fragile de santé mais là je m'étais très bien débrouillée, et c'est à partir du moment où je suis arrivée à Lyon où je suis tombée sur ma tante et mon oncle mais qui n'ont pas posé la moindre question et je suis arrivée comme si j'arrivais dans un autre monde. Et alors ça a été le commencement de l'horreur, je me suis recroquevillée sur moi, j'ai rien compris et ça a été le commencement de longues années de terreur, de phobies, d'angoisse, de... presque aux portes de la folie je peux dire ».

Waintrater (1997) analyse les relations que les adolescents entretiennent avec leurs parents pendant la période de la Shoah. Les parents sont exclus de leurs fonctions : privés de travail, interdits de fréquenter les lieux publics, obligés de fuir, de se cacher, les adolescents sont alors contraints de s'autonomiser pour survivre.

« Dans tous les récits, le rapport entre les parents et les enfants apparaît comme un thème particulièrement fort et douloureux. Les persécutions ont pour effet de changer radicalement le statut des parents en les destituant. Le rapport entre parents et enfants s'inverse ».

Par les extraits de témoignages précédemment exposés, nous nous rendons compte qu'après 1945, les parents continuent à conserver ce statut d'être destitué et, étant donné ce qu'ils ont vécu, sont de fait « incapables d'assumer leur fonction » parentale.

La blessure est profonde pour eux et leurs enfants.

Ces enfants, de retour « chez eux », sont à nouveau autorisés à prendre le métro. Ils ont de nouveau accès aux jardins publics, aux cinémas. Ils prennent les mêmes bus que ceux qui ont emmené leurs parents, leurs amis au Vélodrome d'Hiver trois ans auparavant. Les policiers n'ont pas changé, et d'ailleurs Einaudi et Rajsfus (2001) citent, à propos du bicentenaire de la Police française, un ouvrage paru à cette occasion s'intitulant « La préfecture de police au service des Parisiens », sous-titré : « Fidèle à ses traditions pour préparer l'avenir ».



Concernant la rafle du Vel d'Hiv, les deux auteurs relèvent la phrase suivante : « La police parisienne fut sollicitée pour la grande rafle qui groupa au Vélodrome d'Hiver, des milliers de Juifs les 16 et 17 juillet 1942 »; les auteurs commentent qu'une telle phrase dissimule « ainsi ce que fut la réalité de l'action antijuive de la Police parisienne ». Rajsfus ajoute qu'au lendemain de la Libération : « Les policiers de Vichy, vaguement épurés, se sont donc transformés, du jour au lendemain, en policiers républicains ». Il faudra attendre 1995 pour que le gouvernement français assume la responsabilité de Vichy dans les crimes commis pendant l'Occupation et 1999 pour que se mette en place la commission pour l'indemnisation des victimes des spoliations intervenant du fait des législations antisémites en vigueur pendant l'Occupation.

Quand il n'y a pas de reconnaissance, ni d'explication donnée aux événements vécus, ni par l'entourage proche, ni de façon officielle (école, institutions républicaines...), alors les passages d'une période à l'autre sont vécus par les enfants comme une continuité ou dans une certaine logique de continuité. C'est l'absence de mots, l'absence du dire : le silence est intériorisé.

*Hier, aujourd'hui : taire et se taire*

Dans les maisons d'enfants dans lesquels les orphelins juifs sont regroupés, jamais il n'est question de ce que chacun a vécu. « C'était tabou », me dit un des témoins. « Pas un mot. On s'habitua à vivre sans poser de questions (...). On a mis de côté [le passé], on l'a mis de côté parce qu'il fallait vivre, il fallait survivre ».

M. est née en 1941, elle raconte qu'à l'âge de 9 ans, elle voulait être comme les autres. « Les filles autour de moi, elles allaient au catéchisme, elles faisaient leur communion, elles allaient le dimanche à la messe. Moi j'aurais voulu. Je crois que j'ai demandé à mes parents, et là, pourtant mes parents ne m'ont jamais rien refusé, jamais, mais là j'ai cru qu'ils allaient me fiche une baffa, j'ai compris qu'il ne fallait plus que je demande, mais moi, je voulais me fondre dans la masse quoi ».

Elle dit ne pas vouloir faire savoir qu'elle est juive : « Il faut que ce soit des personnes que je connaisse bien ou bien que je sente les gens sinon je ne dis pas, ça peut m'amener des ennuis, parce qu'on dira : ah oui, celle-ci elle est juive, et puis j'ai pas envie de partager un truc qui m'est tout à fait personnel ».

Chez elle, le judéo-espagnol était la langue parlée, et ayant fait le choix d'apprendre l'espagnol à l'école, elle dit : « Je cachais que je comprenais l'espagnol ».

Sarah (née en 1933) devenue Suzanne pendant la guerre, continue depuis à se faire appeler Suzanne, même par sa famille, ses parents en premier. « C'est resté, ça a duré trop longtemps, pendant toute mon enfance, quatre ans, on m'a appelé Suzanne, c'était foutu ».

## Quelle vie construire en France ?

Rester en France, c'est rester dans le pays dans lequel a coexisté la duplicité : la collaboration et la résistance. D'un côté, ces enfants ont pu être sauvés car ils ont été protégés par des Français, plus ou moins bienveillants ; la France est le pays où il y a eu le plus d'enfants sauvés. D'un autre côté, les pères de ces enfants, qui souvent étaient confiants dans la France, ont été convoqués par les instances françaises qui les ont fait interner et déporter. Les appartements, dans lesquels ces familles en fuite habitaient, ont souvent été pillés par le voisinage. Après la guerre, la plupart d'entre eux sont venus vivre à nouveau là où ils habitaient auparavant et ont choisi de grandir dans le même quartier.

En parlant de ceux qui sont partis vivre en Israël, Gampel (2003) parle d'« enveloppe protectrice ». Partir de France pour Israël ou les États-Unis, c'est créer un nouvel environnement et peut-être s'assurer de rencontrer un conjoint juif. C'est peut-être, surtout, tenter de réinventer une nouvelle vie en-dehors du territoire dans lequel s'est mêlée la duplicité. Si Israël est une « enveloppe protectrice », la France, comme nous l'avons mentionné, ne pouvait plus l'être. « Plus l'être », car elle l'avait été, France, pays des droits de l'homme, où en 1791 avait été promulgué le décret d'émancipation des juifs - pays d'accueil de nombreux juifs d'Europe centrale avant la guerre.

### *Les mariages*

Pour les familles dont les parents étaient encore vivants, même si la pratique religieuse avait peu perduré ou avait été absente, il était important souvent que les enfants devenus adultes se marient avec des Juifs, et de surcroît des Juifs du même monde culturel. Les parents pouvaient difficilement accepter que leurs enfants se marient avec des non-Juifs. Il semblait plus difficile de réaliser un mariage endogamique en France plutôt qu'en Israël ou même aux États-Unis. Certains mariages étaient alors arrangés :

M. rencontre son mari «... dans le même immeuble. Mes parents qui faisaient les marchés avaient des amis sur les marchés, avec qui ils sympathisaient et qui étaient les oncles et tantes de mon mari. Donc, ils nous ont invités, on s'est rencontrés, et puis on s'est mariés ». Son mari était aussi un « enfant caché ».

« Ma mère a pris peur, j'étais avec une *goy*... Elle m'a présenté à une famille reconstituée, dans le sens où lui avait perdu sa femme en déportation, et sa nouvelle épouse avait perdu son époux en déportation, et elle avait deux filles... ». Cet homme se marie avec une des deux filles juives qui lui avaient été présentées. Cette fille avait été aussi cachée.

Par ailleurs, la communauté juive de France se modifie dans les années 60 avec l'arrivée des Juifs d'Afrique du Nord, les séfarades. La rencontre de deux mondes juifs va, d'une certaine façon, participer à la

manière dont certains « enfants cachés », restés en France, vont se construire après la guerre.

Certains se marient avec des Séfarades. Ces rencontres ne sont pas toujours bien acceptées. Il s'agit (encore) d'un nouveau type d'alliance.

« Disons que cette rencontre avec mon mari, c'est quelque chose d'important parce que c'est une rencontre avec une autre communauté, d'autres sensibilités, très difficile (rires) de réussir quelque chose ensemble, mais ça vaut la peine ».

« Elle [en parlant de sa mère] croyait que c'était un Arabe. C'était le début, je me suis mariée en 64. C'est Enrico Macias en 62 qui est arrivé, et qui a commencé à montrer qu'il y avait des Pieds-noirs d'Afrique du Nord, qu'il y avait des Juifs. Et à ce moment-là, excusez-moi, mais ils ont fait une invasion sur le marché, il y en avait plein, c'est vrai. Ils étaient plutôt beaux garçons. Celui que j'ai connu était Pied-noir ».

Cette femme raconte qu'elle s'est mariée avec un homme catholique et regrette qu'il ne se soit jamais intéressé à son histoire : « Et d'ailleurs, il voulait même pas en parler de ça, c'est-à-dire c'était un sujet tabou quoi, et puis (sourir) quand on disait : « oh ! les Juifs », mais pas que lui, c'était les gens disaient : oh et puis d'abord ils voulaient pas croire, ils ne voulaient pas écouter, et puis « après tout, t'es pas morte, alors tais-toi et puis c'est tout ». Et puis on disait que c'était vrai, on n'était pas mort, voilà quoi. Je pensais que mon histoire c'était que la mienne, j'savais pas qu'y en avait d'autres comme ça ».

### *La naissance des enfants*

Concernant la circoncision de leurs fils, certains le font faire par un *mohel*<sup>1</sup>, c'est-à-dire religieusement, d'autres non-religieusement, et d'autres encore le font en invoquant d'autres raisons : « On l'a fait par hygiène, parce qu'on trouvait que c'était plus sain... c'était pas une question de religion. Mon mari m'a dit : pour une question d'hygiène, c'est mieux ».

Une autre personne raconte : « C'est comme si c'était religieux parce que c'est le pédiatre [très religieux] qui nous l'a fait ».

Les prénoms qu'ils donnent à leurs enfants ne sont pas des prénoms juifs, souvent ce sont les deuxièmes prénoms qui le sont. La tradition ashkénaze de nomination consiste à donner le nom d'un mort de la famille à un nouveau-né. « Donner le nom d'un parent mort, c'est déposer dans l'enfant le souffle de vie juive hérité directement d'un parent proche décédé ». (Zajde & al. 1996)

Ceci a été respecté le plus souvent lorsque des anciens de la famille restaient en vie pour dire la tradition. Or, il nous est apparu que, bien souvent, ces « enfants cachés », devenus parents, ne connaissaient pas ce rituel, l'avaient oublié ou disent l'avoir oublié. Ils donnaient un

---

1. Un circonciseur.

deuxième prénom biblique parce qu'ils disent qu'ils l'aimaient bien, ou bien parce que c'était le prénom d'un parent déporté, en ignorant le rite, ou bien encore, ils n'en donnaient pas du tout.

### **Un « dispositif de survie » se met en place et se maintient**

L'analyse de ces récits permet de dire que les « enfants cachés » ont été contraints de mettre en place un « dispositif de survie » parce qu'ils étaient menacés, « dispositif de survie » permettant de faire face à tout type de situation. Je formule la proposition que ce « dispositif de survie » a continué à fonctionner après la guerre.

« Après la guerre, ils ont dû reprendre le cours normal de leur vie et se développer comme des enfants de leur âge, en dépit de tous les manques. Mais au plus profond d'eux-mêmes, ils ont continué à vivre traqués dans le ghetto, dans le camp, comme enfant caché ». (Gampel 2003)

Par « dispositif de survie », je désigne un système mis en place par chacun de ces enfants, sous l'impulsion de la nécessité vitale de se métamorphoser pour échapper aux rafles et donc à la mort. L'enfant a traversé différents mondes et a connu les différents objets attachés à ces mondes. C'est avec ceux-là que l'enfant a été contraint de se familiariser, et a ainsi continué à se structurer (conversion, pratique du catholicisme, habitudes de vie des Français ruraux...).

Les peurs et les frayeurs multiples, associées à ces nécessaires métamorphoses, constituent les moteurs de fabrication de ce « dispositif de survie ».

Il semble que ce « dispositif de survie » s'est constitué sous l'impulsion de deux injonctions paradoxales.

En thérapie familiale systémique, l'injonction paradoxale décrit un type de lien entre deux personnes dont l'issue devient pathologique. Bateson (1956) et l'école de Palo Alto définissent l'injonction paradoxale de la manière suivante : c'est une injonction qui intéresse des relations transcontextuelles (individu, famille, groupes sociaux) entre des personnes impliquées dans un enjeu vital (parents-enfants) qui s'adressent des messages logiquement antinomiques ; ces messages empêchent toute prise de décision cohérente dans les contextes où ces échanges surviennent mais aussi tout dégageant des personnes vitalement impliquées.

La situation de l'injonction paradoxale est présente quand trois éléments sont réunis :

- Deux ou plusieurs personnes sont engagées dans une relation intense, voire vitale.
- Dans ce contexte, un message est émis, il affirme quelque chose. C'est l'injonction primaire.
- Il affirme quelque chose sur sa propre affirmation, c'est l'injonction secondaire. Ces deux affirmations s'excluent. Le sens du message est indécidable.

Le récepteur est mis dans l'impossibilité de sortir du cadre fixé par le message.

*Faire oublier sans oublier*

Pour les « enfants cachés », dans la première injonction paradoxale, il s'agit pour l'enfant d'oublier qu'il est juif et en même temps de ne pas l'oublier : faire oublier aux autres sans l'oublier soi-même. L'enfant doit cacher le fait qu'il est juif mais ne pas l'oublier ; il doit faire oublier aux autres qu'il est juif, il est nécessaire que les autres croient qu'il est comme eux.

Se fondre dans la masse : en changeant de religion, en allant vivre à la campagne, en changeant de nom, de prénom... Et ne pas oublier d'être juif, c'est pour les garçons, la marque corporelle de la circoncision : comment l'oublier quand la trace est indélébile ? Ou, par exemple, au travers de la (dernière) phrase adressée par certains parents à leurs enfants au moment de la séparation : « N'oublie pas que tu es un Juif ».

*S'isoler et s'affilier*

La deuxième injonction paradoxale est la suivante : pour vivre, l'enfant juif est isolé de son groupe d'appartenance, de sa famille, de son milieu familial ; il est placé dans un autre environnement. Il est amené à s'inscrire dans un nouveau groupe qui lui est étranger mais dont l'appartenance n'est pas menaçante. Il peut s'agir, par exemple, du groupe des catholiques, ou bien d'un tout autre groupe que la personne va rencontrer plusieurs années après la guerre.

L'isolement de ces enfants, séparés de leur groupe, était tel que parfois il arrivait que plusieurs d'entre eux se trouvaient placés dans un même village voire dans une même famille, tout en ignorant que les autres étaient juifs.

L'enfant accepte de s'isoler de son groupe d'appartenance et s'attache à d'autres groupes afin de s'assurer une sécurité. Il doit accepter cette séparation et tisser dans le même temps de nouveaux liens ; il doit se séparer non seulement de ses parents mais aussi de son monde d'origine. Les nouveaux liens qu'il tisse s'inscrivent dans une réaffiliation.

*La clé de voûte de ce dispositif : le secret*

Ces récits mettent en évidence une pérennisation de la vie clandestine dans le fait de continuer à ne pas révéler qui ils sont et ce qu'ils ont vécu. Ils gardent un secret : ne pas dire qu'on est juif, vouloir faire sa communion, aller au catéchisme, continuer à garder son prénom et même parfois son nom d'« enfant caché » ou même franciser son nom ou changer son nom (Lapierre 1995), ne pas circoncire ses enfants nés après la guerre ou les circoncire sans intention culturelle ou religieuse, c'est-à-dire invoquer une toute autre raison dans le fait de le faire.

Dire ou ne pas dire : ces entretiens de recherche montrent que ce fonctionnement est toujours d'actualité. S'adressant au chercheur que

j'incarne, ce témoin me dit, au bout de vingt minutes d'entretien : « Je vous confierai peut-être quelque chose tout à l'heure, une chose qui est sous le sceau du secret ». Il m'avouera qu'à l'âge de quarante ans, il était « en manque de quelque chose », me dit-il, en quête de réponses à ses questions, il me parlera de sa rencontre avec la franc-maçonnerie.

Ceci me conduit à formuler que ce « dispositif de survie » dont la clé de voûte est le secret est toujours actif aujourd'hui.

A l'issue de cette première analyse, je pense qu'il sera important, dans un contexte clinique, de mettre à jour les logiques internes des différents mondes qui constituent ce « dispositif de survie » et de permettre à ces personnes de rendre compatible ces attachements multiples en les aidant à élucider le secret qui semble les constituer.

Le mot secret, selon Vigouroux (1993), possède deux sens. « Il désigne d'abord ce qui reste séparé, retiré, mis à part, dissimulé, impénétrable, environné de mystère. Il désigne également un moyen, un mécanisme ingénieux – un mode de connaissance qui permet d'atteindre un certain but ».

Dans cette définition, nous pourrions remplacer le terme « secret » par « enfant juif qui a dû se cacher pour échapper à la mort ». La définition serait aussi juste. L'enfant juif pendant la guerre a été d'une part, « séparé, mis à part... » et, d'autre part, c'est par lui-même que nous pouvons comprendre l'histoire familiale, il est lui-même, « le mode de connaissance ».

C'est le secret qui a sauvé l'enfant et en même temps, c'est peut-être l'élucidation de ce secret qui permettrait de comprendre la fabrication de ce « dispositif de survie », encore actif aujourd'hui. Ici, il ne s'agirait pas d'un secret de famille, dont l'objet secret est dissocié de la personne, mais du « secret-personne » : le secret est la personne.

L'« être juif » originel de la personne semble être dissimulé. Sa révélation permettrait de mettre à jour la façon dont l'individu s'est constitué au cours de ces événements traumatiques. Ainsi, peut-être s'agit-il ici, d'un point de vue clinique, de les aider à sortir de leur cachette, de les « dé-cacher » aujourd'hui, pour vivre enfin plus sereinement.

Après soixante ans, « dé-cacher » un « enfant caché » est une entreprise cliniquement délicate.

D'un point de vue méthodologique, il conviendra de prendre en compte les éléments précédemment cités ainsi que les aspects liés au contexte « géo-politico-historique ».

En effet, il est important de rappeler ici que ce sont les événements eux-mêmes (menace de rafles permanente pendant quatre années) qui ont « fabriqué » les « enfants cachés ». Ainsi, il s'agira de déconstruire tous ces événements qui les ont « fabriqués » ou, autrement dit, de reconstituer le parcours de chacun d'entre eux.

Par ailleurs, nous parlons des « enfants cachés » au pluriel. Or,

comme nous l'avons souligné, chaque enfant était isolé des autres, et ignorait parfois qu'à côté de lui, un autre enfant juif pouvait être caché. Ainsi la notion d'isolement, de parcours individuel est importante. Et, la notion de groupe, *a fortiori*, l'est aussi tout autant. Il s'agit d'une expérience collective.

Au moment des événements dramatiques, ils ont connu le mouvement qui allait du groupe, dont ils ont été brutalement séparés, à l'isolement, à la contrainte du parcours individuel pour survivre. Aujourd'hui, comme je l'ai mentionné, l'isolement est encore présent.

Alors il s'agira de les aider à retrouver le lien avec le groupe original, les aider à aller ainsi de l'individuel au collectif.

Je préconiserai donc une approche clinique en deux temps : tout d'abord un dispositif individuel puis un dispositif groupal.

Dans un premier temps, le clinicien s'attachera à reconstituer les différentes étapes du parcours de l'« enfant caché » ; c'est-à-dire à déconstruire le « dispositif de survie » et permettre de rendre compatible les attachements multiples. Il s'agira de l'aider à se réinscrire dans sa filiation en tenant compte de la multiplicité des mondes traversés. Ainsi le secret sera levé.

Dans le deuxième temps, dans une perspective familiale ou en groupe, avec d'autres personnes anciennement « enfants cachés », l'élucidation du secret pourra permettre l'élaboration du récit de la personne, dans sa trajectoire singulière et si multiple dans le même temps, au sein de sa propre histoire familiale, et de son histoire collective. Ainsi, la personne pourra s'inscrire dans un devenir.

### **Conclusion**

Le « dispositif de survie » qui s'est mis en place entre 1940 et 1945 a perduré et est encore actif aujourd'hui. Ce n'est qu'en identifiant ce « dispositif de survie » que nous pouvons appréhender les répercussions psychologiques des traumatismes des « enfants cachés ».

Dans la poursuite de cette recherche, il sera important de s'interroger sur le vécu des enfants en fonction de l'âge qu'ils avaient au moment de ces événements. Peut-être que selon l'âge, des différences dans le vécu des répercussions psychologiques pourront être repérées.

Par ailleurs, nous nous interrogerons sur les modalités de transmission de ce « dispositif de survie » à la descendance.

Est-ce que les enfants d'« enfants cachés » vivent ces injonctions paradoxales ? Ne seraient-ils pas eux aussi des « enfants-secrets » ?

Ces questions ouvrent sur une autre problématique qui pourra être traitée lors d'une prochaine étape de recherche.



## BIBLIOGRAPHIE

- Amir M, Lev-Wiesel R. Time does not heal all wounds : quality of life and psychological distress of people who survived the Holocaust as children 55 years later. *Journal of traumatic stress* 2003 ; 16 (3) : 295-9.
- Bateson G, Jackson D, Haley J, Weakland J. Towards a theory of schizophrenia. *Behavioural science* 1956 : 251-64.
- Breiner SJ. Children in and outside the concentration camp. *The Journal of psychohistory* 1996 ; 23 (4) : 415-26.
- Devereux G., La Renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement, *Revue Française de Psychanalyse* 1967 ; 3 (1) : 101-42.
- Einaudi JL, Rajsfus M. *Les Silences de la police 16 juillet 1942, 17 octobre 1961*. Paris : Esprit frappeur ; 2001.
- Feldman M. Enfants juifs cachés (1940-1944) – quelle aide psychologique leur apporter aujourd'hui ? *Revue francophone du stress et du trauma* 2003 ; 3 (2) : 111-8.
- Fogelman E. The psychology behind being a hidden child. In : Marks J. *The Hidden children, the secret survivors of the Holocaust*. New-York : Ballantine books ed ; 1993.p.292-307.
- Frydman M. Le Traumatisme de l'enfant caché – répercussions psychologiques à court et à long termes. *Gerpennes* : ed. Quorum ; 1999.
- Gampel Y. I was a Shoah child. *British Journal of psychotherapy* 1992 ; 8 (4) : 391-400.
- Gampel Y. Violence sociale, lien tyrannique et transmission radioactive. In : Ciccone A. *Psychanalyse du lien tyrannique*. Paris : Dunod ; 2003.p.105-25.
- Gampel Y. *Ces parents qui vivent à travers moi. Les Enfants des guerres*. Paris : Fayard ; 2005.
- Gotlib *J'existe, je me suis rencontré*. Paris : Flammarion ; 1993.
- Kestenberg JS. Hidden children : early childhood and latency. In : Brenner I, Kestenberg JS. *The Last witness, the child survivor of the Holocaust USA* : American Psychiatric Press ; 1996.p.27-52.
- Klarsfeld S. *Mémorial des déportés juifs de France*. Paris : Fils et Filles des Déportés Juifs de France et Beate Klarsfeld Foundation ; 1978.
- Klarsfeld S. *Le Mémorial des enfants juifs déportés de France*. Paris : Fayard ; 2001.
- Lapierre N. (1995) *Changer de nom*. Paris : Stock ; 1999.
- Lev-Wiesel R, Amir M. Posttraumatic stress disorder symptoms, psychological distress, personal resources, and quality of life in four groups of Holocaust child survivors. *Family Process* 2000 ; 39 (4) : 445-59.
- Nathan T. *Nous ne sommes pas seuls au monde*. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond ; 2001.
- Paxton RO. *La France de Vichy, 1940-1944*. Paris : Seuil ; 1974.
- Sironi F. *Bourreaux et victimes*. Paris : Odile Jacob ; 1999.
- Sironi F. Les Stratégies de déculturation dans les conflits contemporains. Nature et traitement des attaques contre les objets culturels. *Revue Sud-Nord, revue internationale* 2000 ; (12) : 29-46.
- Valent P. *Child survivors of the Holocaust*. New York & London : Brunner-Routledge ed ; 1994.
- Vigouroux F. *Les Secrets de famille*. Paris : PUF ; 1993.



- Waintrater R. Grandir pendant la Shoah. *Adolescence* 1997; 15 (2) : 191-205.
- Yehuda R et al. Individual differences in Posttraumatic stress disorder symptom profiles in Holocaust survivors in concentration camps or in Hiding. *Journal of traumatic stress* 1997; 10 (3) : 453-63.
- Zajde N, Grandsard C. Kaddish. Rituel de deuil dans un groupe de parole d'enfants de survivants de la Shoah. *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie* 1996; (31) : 119-38.

### RÉSUMÉ

#### **Survie et destin psychique des enfants juifs cachés en France pendant la Deuxième Guerre mondiale**

Des entretiens de recherche ont été menés auprès d'enfants juifs cachés en France pendant la guerre. Il en ressort que chacune de ces personnes a mis en place un « dispositif de survie » similaire, dispositif fabriqué par les événements menaçants.

Pour survivre, ces enfants ont été cachés : ils ont dû se métamorphoser, s'adapter, se taire. Ce « dispositif de survie » semble avoir continué à fonctionner après la guerre. En France, la Libération n'en est pas une. Ces enfants ont été contraints : d'oublier qu'ils étaient juifs sans l'oublier, de s'isoler et de s'affilier pour assurer leur sécurité. Ils se sont construits et ont grandi avec cette double « double contrainte ». La clé de voûte de ce dispositif en est le secret. Cliniquement, l'élucidation de ce secret : « la personne elle-même secret », que je nomme « secret-personne » pourrait lui permettre l'élaboration de son récit dans sa trajectoire singulière, collective et multiple à la fois.

#### **Mots-clés :**

*Enfants cachés, juif, métamorphose, dispositif de survie, Libération, secret, France.*

### ABSTRACT

#### **Survival and psychic destiny of the jewish children hidden in France during the Second world war**

Series of psycho-historical pattern talks have been made with jewish children, hidden in France during the war. This research shows that each person has built a same « survivor device » ; device elaborated under threatening events. In order to avoid death, those children had been hidden. They have had to modify their initial background to become new individuals, they have had to adapt themselves, they have had to fall silent. This « survivor device » seems to keep going after the war. In France, for these children, the Liberation is not the true one. Those children have been compelled to forget their judaïsm without forgetting it; they have been compelled to stay by themselves and at the same time to join a group in order to ensure their security. They built themselves and they grew up with this double « double bind ». Futhermore, it is the secret which constitutes the keystone of this device.

Clinically, the aim will be to disclose the secret, which is the « secret-person oneself ». This process will allow to elaborate the individual story into the family and collective story at the same time.

#### **Key words :**

*Hidden children, jew, metamorphosis, survivor device, Liberation, secret, France.*

### RESUMEN

#### **Sobrevivencia y destino psíquico de los niños judíos ocultados en Francia durante la Segunda Guerra mundial**

De las investigaciones que fueron llevadas a cabo con niños judíos ocultados durante la guerra resulta que cada una de estas personas puso en práctica « dispositivos de sobrevivencia » similares, dispositivos fabricados en reacción a acontecimientos amenazantes.

Para sobrevivir, estos niños debieron ser ocultados, metamorforearse, adaptarse, callarse. En Francia, la « Liberación » no lo fué para ellos. Estos niños fueron coaccionados para olvidar que eran judíos sin olvidarlo, aislarse y afiliarse a un grupo diferente para garantizar su seguridad. Se construyeron y crecieron bajo esta doble « doble coacción ». El secreto constituye la clave de este dispositivo. Clínicamente, la elucidación de este « secreto-persona » podrá permitir la elaboración de su narración en su trayectoria singular, colectiva y múltiple a la vez.

**Palabras claves :**

*Niños ocultados, judío, metamorfosis, dispositivo de sobrevivencia, Liberación, secreto, Francia.*